

Hasard

Musamarat al-Jayb, 21 avril 1946.

1 Certains la nient avec la plus grande vigueur, voyant dans ce déni un triomphe pour la science et un reflet de l'esprit de l'époque moderne ; tandis que d'autres la reconnaissent pleinement, voyant dans cette reconnaissance un triomphe pour la réalité, une résistance aux innovations et une préservation de la tradition héritée. Et ceux-ci comme ceux-là, à ce qu'il semble, font preuve d'un grand excès envers eux-mêmes.

2 Le hasard est, sans aucun doute, une chose qui se produit ; nous le rencontrons chaque jour et l'éprouvons à chaque instant de la vie. L'un de nous sort de chez lui dans un but précis, sans avoir l'intention de rencontrer un tel ou un tel — et il se peut même que ce quidam ne lui soit jamais venu à l'esprit — pourtant il le rencontre quelque part en chemin, par hasard ; ni l'un ni l'autre n'avait pensé à l'autre, ni n'avait voulu cette rencontre, mais ils se sont rencontrés sans que leur volonté y soit intervenue, et il y eut salutation, et il y eut conversation, et qui sait si cette conversation n'aura pas l'effet le plus profond sur la vie des deux hommes, de l'un d'eux ou des deux. Le hasard s'est donc bien produit ; personne ne nie qu'il se soit produit, car il ne contredit, en tant que tel, ni la science ni l'esprit moderne, tout comme il ne confirme aucune foi ni ne convient à aucune tradition ancienne — ce n'est qu'une chose semblable à toutes ces autres choses que nous observons à chaque instant, et nous ne les nions pas parce qu'elles résultent de lois naturelles qui ne prêtent à aucun doute ni à aucune controverse ; tout ce qui se passe, c'est que nous ne remarquons pas ces lois tandis qu'elles accomplissent leur œuvre et produisent leurs effets, de sorte que si un étonnement ou une surprise nous saisit, la source de cela n'est pas que les lois naturelles aient été violées, ni que quelque chose de contraire à ces lois se soit produit, mais bien plutôt que nous-mêmes n'avons pas prêté attention à ce qui se passait autour de nous, et ne l'avons pas observé avec une attention précise, de sorte que nous nous sommes trouvés exposés à cet étonnement et à cette surprise que nous éprouvons.

3 Tous ces propos, c'est ce que Kamil avait coutume de dire lorsqu'il me racontait une histoire arrivée à sa famille quand il était encore un enfant qui fréquentait son école primaire dans une ville de province, et son étonnement devant cette histoire ne cessait jamais, malgré tous les

hasards qu'il avait rencontrés, et malgré toute l'expérience qu'il avait depuis acquise. Et il semble fort probable qu'il ait conservé le souvenir de cette histoire parce qu'elle avait fait goûter à sa famille, en une seule année, deux journées — l'une parmi les plus heureuses qu'elle eût connues, et l'autre parmi les plus misérables — et la cause du bonheur et du malheur en ces deux journées furent deux choses liées entre elles d'une manière étrange.

4 Kamil aimait commencer son histoire par sa fin, pour en arriver à son commencement, voyant là quelque chose d'étonnant qui suscitait la réflexion et appelait à la méditation et à l'édification.

5 Il revint un jour de son école, joyeux et ravi, roulant dans son esprit des pensées toutes empreintes de contentement et de gaieté ; car il s'apprêtait à accueillir l'une des fêtes de l'année — très probablement, je crois, la fête du Sacrifice — et il savourait en lui-même cette liberté dont il jouissait depuis cet après-midi-là ; car il ne lui faudrait pas atteindre la maison avant de jeter ses livres et ses cahiers dans un coin de sa chambre et de s'en détourner pour plusieurs jours, et de se livrer à toutes sortes de jeux et d'activités dans la maison, dans la rue et dans les champs, qui se poursuivraient, elles aussi, pendant plusieurs jours sans être interrompues par l'assiduité régulière à l'école, ni par le besoin d'étudier et de se préparer à répondre aux maîtres.

6 Il se représentait les diverses sortes de jeux comme il se représentait les jours de la fête, et le luxe et les cadeaux qui lui seraient accordés en ces jours ; et il calculait qu'une fois arrivé à la maison, il attraperait un peu de nourriture, puis partirait avec ses frères pour se livrer à ce jeu curieux qu'ils aimaient tant, dans lequel ils imitaient les acteurs venus visiter la ville quelques mois auparavant, menés par le cheikh Salama Hijazi — que Dieu ait son âme — qui leur avait joué Saladin, leur avait joué Roméo et Juliette, et leur avait joué d'autres histoires encore dont les garçons avaient retenu des fragments ; ils se les jouaient donc entre eux chaque fois qu'une occasion de jouer se présentait, ajoutant à ce qu'ils avaient retenu, retranchant, ajoutant encore, omettant, modifiant et transformant — mais, en tout cas, ils jouaient la comédie, et se croyaient d'excellents comédiens.

7 Mais Kamil arriva ce soir-là à la maison sans trouver de nourriture ni prendre part à aucun jeu, et il passa des heures odieuses qui lui pesèrent tant qu'elles le poussèrent vers l'un de ces livres qu'il voulait justement délaissier ; il se mit à le regarder comme s'il étudiait une leçon,

jusqu'à ce que la prière du coucher fût accomplie sans qu'il fût appelé pour le souper, comme si la famille avait oublié de dîner ; puis la prière du soir fut accomplie, et son père entra en riant, rappelant à la famille que c'était leur coutume de souper, et que les enfants ne devaient pas aller se coucher le ventre vide.

8 Et la famille souffla, mais dans une langueur étrange et contradictoire ; car le chef de famille souriait, prompt au mot d'esprit, vif à la plaisanterie, et les enfants ne souhaitaient rien de plus que de partager cette bonne humeur, mais la maîtresse de maison était renfrognée, le visage et l'âme également sombres, ne répondant pas quand on lui parlait, et ne répliquant à son mari que par gestes et signes de tête ; et Kamil vit, pour la première fois, ce désaccord entre ses parents, car il les avait toujours connus autrement — il les avait vus se réjouir ensemble et se fâcher ensemble, partageant tout bien ou tout mal qui frappait la famille, de sorte que la joie qui remplissait la maison était bonheur, et que le chagrin qui remplissait la maison était malheur. Mais ce soir-là montra au garçon quelque chose de nouveau : il lui montra que les parents pouvaient être en désaccord, l'un se réjouissant tandis que l'autre s'affligeait, le père riant tandis que la mère pleurait, ou la mère pleurant tandis que le père riait.

9 Les enfants se retirèrent enfin dans leur chambre et en fermèrent la porte derrière eux, s'installèrent sur leurs nattes et s'enveloppèrent dans leurs couvertures, puis se mirent à parler comme ils avaient coutume de le faire en attendant que le sommeil vînt les saisir ; et dans cette conversation, Kamil apprit la source de ce désaccord entre ses parents, bien qu'il n'en comprît la véritable nature qu'après de longues années.

10 Ce jour-là, son père avait perdu, quelque part en chemin, tout l'argent qu'il portait sur lui, et cet argent était tout ce que la famille possédait, tout ce dont elle avait voulu accueillir la fête, et tout ce sur quoi elle comptait pour satisfaire ces nombreux besoins divers qu'une famille nombreuse, sans grande fortune, se sent néanmoins tenue de satisfaire, afin de présenter une apparence quelque peu digne lorsque les saisons et les fêtes approchent.

11 La famille avait examiné sa situation et organisé ses besoins, et savait qu'elle achèterait telle et telle chose chez un tel, telle et telle chose chez un autre commerçant, et telle et telle chose au marché public qui se tiendrait le lendemain. Et la maîtresse de maison avait commencé à se

préparer pour remplir sa demeure d'activité et de mouvement en ces jours précédant la fête, faisant travailler toutes ses filles, et faisant travailler avec elles certaines de ces femmes malheureuses qui trouvaient une aubaine en de tels jours, lorsqu'elles pouvaient aider une telle maison à accueillir les saisons et les fêtes.

12 Kamil et ses frères se consolaient avec beaucoup de gaieté et d'espièglerie, car ils allaient prendre part à cette activité qui remplirait la maison, chacun d'eux ayant sa part de ces tâches que les garçons n'accomplissent pas d'ordinaire, mais qui sont réservées aux femmes ; mais tous ces espoirs s'effondrèrent, et tous ces projets furent anéantis, lorsque le chef de famille perdit l'argent qu'il portait sur lui — et ce n'était pas une somme négligeable, car elle dépassait quinze livres en or, dont plus de la moitié représentait son salaire, le reste représentant des emprunts contractés ici et là pour accueillir les jours de la fête.

13 Mais tout cela s'était échappé de la poche de l'homme quelque part en chemin, entre le tribunal où il travaillait et sa demeure, et il ne savait comment il avait perdu cet or — était-il tombé de sa poche, ou lui avait-il été volé, à lui qui n'était pas habitué à manier l'or ni l'argent, ni à perdre la moindre somme, petite ou grande ?

14 Quoi qu'il en soit, il perdit l'or et rentra auprès de sa famille, renfrogné et honteux, et n'en informa sa femme qu'après bien des hésitations ; et à peine eut-elle entendu cette nouvelle de sa bouche que ses larmes se mirent à couler silencieusement, sans qu'aucun son ne s'en échappât, ses lèvres ne s'ouvrant sur aucune parole, son corps ne tressaillant d'aucun sanglot — seulement des larmes silencieuses, ruisselant abondamment, dépeignant d'une manière magnifique et tragique ce que devient tout espoir déçu, et tout souhait que le vent emporte soudainement, et ce que devient le cœur brisé lorsque le cœur n'attendait aucune brisure.

15 En ce court instant — ses larmes coulant encore — cette femme voyait sa maison silencieuse et immobile, après avoir cru qu'elle serait pleine d'une activité intense et bruyante ; et elle voyait ses fils et ses filles abattus et affligés, réprouvant ce calme qu'ils voyaient, mais sans en exprimer ouvertement la moindre réprobation ; car elle les avait éduqués, et bien éduqués, et leur avait appris à ne jamais s'informer de ce qui ne les concernait pas — et ils gardaient donc leur chagrin pour eux-mêmes.

16 Et elle voyait ces femmes malheureuses venir à la maison en quête de travail et d'un peu de soulagement dans leur existence, et n'y

trouver ni travail ni espoir ; et elle voulait se représenter les jours de la fête, mais ne savait comment les imaginer — devait-elle les imaginer pâles et tristes, ou bien maîtrisées, feignant la joie et affectant le contentement ?

17 Elle retournait toutes ces pensées dans son esprit brisé, ses larmes silencieuses coulant encore abondamment, tandis que son mari la regardait, honteux et affligé, mais sa langue ne pouvait rester immobile, car il rendait grâces à Dieu pour ce qu'Il avait repris, tout comme il Lui rendait grâces pour ce qu'Il avait donné, et récitait des versets du Coran, et répétait diverses formes de prière et d'invocation ; puis sa femme se leva pesamment, le laissant à ses louanges et à ses invocations, et se retira dans sa propre chambre, ne rendant grâces ni n'invoquant, mais sans non plus se révolter ni s'indigner, laissant simplement couler ce qui restait de larmes dans ses yeux, jusqu'à ce que, ses larmes épuisées, elle demeurât silencieuse, sans plus rien dire ; et ses filles vinrent l'entourer et partagèrent sa peine, leur propre chagrin menaçant de se montrer, mais elles le refoulèrent rapidement dans les profondeurs de leur conscience et au plus intime de leur âme, et se mirent à consoler leur mère et à l'encourager à supporter ce malheur.

18 Et c'est ainsi que s'acheva la dernière partie de cette journée dans cette maison, entre une mère affligée qui ne trouvait aucune issue à son chagrin ni ne savait comment le supporter, et un père content qui cherchait dans la louange et l'invocation de Dieu de quoi endurer ce malheur qui l'avait frappé, et des fils et des filles qui consolaient leur mère tout en s'étonnant de la conduite de leur père, montrant sur leurs traits et au bout de leur langue tout autre chose que ce qu'ils dissimulaient au fond de leur âme et dans les secrets de leur cœur.

19 Kamil comprenait le chagrin de sa mère et la misère de la famille, mais il ne comprenait pas le contentement de son père, et en particulier ne comprenait pas cette joie qui remplissait peu à peu l'esprit de l'homme, à mesure que le temps passait, jusqu'à ce qu'au début de la nuit on le vît heureux, ou presque heureux !

20 Le lendemain matin, il l'entendit accomplir la prière de l'aube et réciter le Coran dans sa prière comme il avait coutume de le réciter au mieux, et rendre grâces à Dieu après sa prière comme il l'avait entendu le faire au mieux, puis taquiner sa fille lorsqu'elle lui apporta son café, riant d'elle et de sa mère affligée, comme si la personne la plus chère et la plus précieuse au monde pour elle venait de mourir — alors que l'affaire ne

dépassait pas un de ces incidents mineurs qui surviennent chaque jour ! Et après tout cela, c'était une dette qu'il devait, sans savoir comment il la paierait ; car Dieu l'avait éprouvé en lui permettant de s'acquitter de cette dette.

21 Puis le vieillard se tut un instant, comme s'il repassait quelque chose en lui-même, puis il dit : « Ta mère a bien vite oublié la bonne fortune qui nous est arrivée il y a quelques mois, lorsque nous étions dans la plus grande détresse, car Dieu nous avait accordé un prêt ce jour-là — et Il a repris ce prêt hier. »

22 Et le vieillard retourna à son silence, puis récita les paroles de Dieu, le Tout-Puissant et l'Exalté : « Et quoi que vous dépensiez, Il vous le rendra, car Il est le meilleur des pourvoyeurs. » Puis le vieillard sortit le matin pour se rendre à son travail, et revint à midi, joyeux comme à son habitude, et la plus grande partie de ce que la famille voulait acheter pour la fête l'avait déjà précédé à la maison ; et lorsqu'il rencontra sa femme, qui s'apprêtait à l'interroger, il déposa des dinars dans sa main, l'embrassant, puis récita de nouveau les paroles de Dieu, le Tout-Puissant et l'Exalté : « Et quoi que vous dépensiez, Il vous le rendra, car Il est le meilleur des pourvoyeurs. » Sa femme demanda : « À qui as-tu emprunté cet argent ? » Il répondit : « Tu le sauras après la fête, mais il faut que les enfants accueillent leur fête dans la joie, et qu'ils ne souffrent pas parce que leur père a perdu l'argent qu'il portait. »

23 Kamil ne comprit pas cette histoire de la dette, et ne sut pas comment Dieu avait prêté de l'or à son père quelques mois auparavant, pour le lui reprendre hier, au moment même où celui-ci avait perdu son propre or, alors qu'il en avait le plus besoin ; il attendit donc avec sa mère que la prière de l'après-midi fût accomplie, puis vint l'interroger sur ce prêt — comment il s'était produit et comment il avait été remboursé de cette manière si étrange ?! Et lorsque sa mère lui raconta l'histoire de ce prêt, il se souvint de certaines choses et fut touché par certaines autres, et il n'oublia pas ce dont il s'était souvenu, et ces impressions ne s'effacèrent pas de son esprit malgré l'avancement de son âge et l'abondance de l'expérience qu'il avait acquise.

24 Sa mère lui raconta que la famille avait connu un jour aussi pénible que les plus pénibles qu'elle eût jamais connus — et combien de fois la famille connaissait-elle de tels jours pénibles, surtout lorsque les jeunes gens parmi ses fils retournaient au Caire au début de l'année scolaire !

25 Ce jour-là, les jeunes gens étaient retournés au Caire après avoir épuisé tout ce que la maison possédait de bon et tout l'or que leur père avait en sa possession, et la famille se retrouva ne sachant comment elle vivrait le lendemain, ni comment elle s'acquitterait d'une partie de ses dettes ; car il n'y avait pas moyen d'éviter de payer les frais de scolarité, de donner à ces jeunes gens ce dont ils avaient besoin pour leurs dépenses, et de pourvoir à ce qu'il leur fallait en vêtements et en provisions. Et la famille avait fait face à tout cela avec une résolution proche de l'héroïsme, mais ce soir-là elle se retrouva épuisée, ayant perdu sa force et sa capacité d'endurance, et se réveilla le lendemain partagée entre le chagrin de la séparation et cette misère persistante.

26 Le vieillard partit le lendemain matin pour son travail, mais il en revint radieux. Il avait rencontré en chemin un mouchoir rouge dont la brise agitait quelques coins, et il se pencha vers lui, et trouva qu'un de ses coins était noué autour de quelque chose qui ressemblait à de l'argent ; alors l'homme regarda devant lui et derrière lui et ne vit personne, et regarda à sa droite et vit le canal couler calme et tranquille, sans voir personne, et regarda à sa gauche et vit la voie ferrée s'étendre du nord au sud, ou du sud au nord, immobile comme endormie, ou presque, sans voir personne non plus ! Et il défit le nœud et trouva une bonne quinzaine de livres en or, et après une brève hésitation, l'or avait glissé dans sa poche, et le mouchoir avait été noué autour d'une pierre lourde et avait disparu au fond du canal, et il revint chez lui joyeux et réjoui, voyant que Dieu lui avait accordé une délivrance de sa détresse et une issue à sa gêne, répétant les paroles de Dieu, le Tout-Puissant et l'Exalté : « En vérité, à côté de la difficulté, il y a une facilité. » Et la famille était heureuse, à l'aise, satisfaite en son âme, rassurée que Dieu pourvoit à qui Il veut sans compter.

27 Mais le vieillard revint auprès de sa femme, tandis que la nuit s'avavançait, affligé, abattu, la voix brisée, osant à peine parler avant que les larmes ne devançassent ses paroles ; car il avait appris, en conversant avec ses amis, qu'un tel, d'un village voisin, avait vendu sa vache au marché, puis en avait perdu le prix quelque part en chemin, de sorte que sa famille s'était retrouvée dans une misère affreuse. Le vieillard comprit que cette fortune qui lui était venue avait été prise à cet homme malheureux qui avait perdu à la fois sa vache et son argent, et s'il avait pu, le vieillard aurait rendu l'argent à son propriétaire, mais il en avait déjà dépensé la plus grande partie pour s'acquitter d'une dette qu'il portait ; et il dit à sa femme, d'une voix brisée et trempée de larmes : « Je

serai malheureux à cause de cet or que j'ai pris sans en avoir le droit, jusqu'à la fin de mes jours. »

28 Kamil dit : « Et c'est ainsi que je compris, lorsque ma mère me raconta cette histoire, qu'un hasard avait effacé du cœur naïf de mon père la trace d'un autre hasard, et qu'un incident avait pris sa revanche sur un autre incident, et que ce bon homme, dont la conscience avait tant souffert de l'argent illicite qu'il avait dépensé, avait trouvé son esprit en paix au sujet de ce qu'il avait perdu la veille, rassuré que Dieu l'eût purifié de ce péché en ce monde, de sorte qu'Il ne l'en interrogerait pas au jour du Jugement. »

29 Kamil dit : « Et depuis ce jour, j'ai pris l'habitude de ne jamais regarder quoi que ce soit que les gens laissent tomber devant eux sur le sol, craignant qu'il ne m'arrive quelque chose de semblable à ce qui était arrivé à mon père, par hasard ! »